

Madame, Monsieur, Chers amis,

Comme chaque année, nous nous retrouvons pour nous souvenir de ce 14 Nisan, premier jour de Pessah de 1943, quand Mordechaï Anielewicz, Marek Edelman et d'autres de leurs camarades décidèrent, dans le ghetto de Varsovie, de prendre les armes, comme le disait Arie Wilner (alias *Jurek*) « *pour combattre, non pas pour sauver notre vie, car personne ne sortira vivant d'ici, mais pour sauver la dignité humaine* ».

C'est à partir de cette déclaration dont nous sommes les dépositaires, que nous avons construit le patient travail de transmission, jour après jour, année après année, pour rendre compte et interroger l'expérience des combattants du Ghetto et, au delà, la destruction des juifs d'Europe.

Il y a plus de 10 ans, comme vous le savez, nous avons décidé à l'ACJ, de poursuivre ce travail de recollement de la mémoire non plus sous l'angle de la seule réponse identitaire, comme ce fut très longtemps le cas, mais bien en plaçant cette démarche sous le signe du questionnement.

Pourquoi ce travail ?

Questionner les événements supposent, pour nous, de ne pas en rester au stade du constat et de la déploration mais de problématiser l'histoire afin de donner prise à l'interprétation et à l'analyse. Comme le disait Emmanuel Lévinas, (*la mémoire seule n'est rien [...] ce n'est qu'une série d'images. Il faut interpréter.*) C'est bien l'étude, la réflexion, la confrontation des idées qui dans le judaïsme fondent l'acte mémoriel.

Interpréter donc, c'est ce que nous avons fait ensemble au cours de toutes ces années avec Didier Epelbaum, Sylvia Ostrowetsky ou Marianne Rubinstein autour de questions telles que « *pourquoi et comment commémorer* » ? « *le silence et le vide sont-ils aussi des transmissions* » ?

De même, avec Ofer Bronchtein et Sonia Sarah Lipsyc ou Rena et Thomas Giefer autour de questions telles que « *quels sont les héros modernes de notre judéité* » ? et « *comment battre en brèche les mythes de la mémoire* » ?

Puis, avec Joseph Bialot sur « *quels sont les rapports de l'écriture et de la mémoire* » ? et avec Daniel Cling et Anne Marie Leduc « *Y a t'il une mémoire sans pourquoi* » ?

Mais aussi avec Bernard Suchecky sur « *Quelles résistances juives dans et hors le Ghetto* » ?

Puis après la disparition de Marek Edelman, autour de la question « *que reste t'il de l'âme des insurgés du Ghetto* » ? avec Léopold Braunstein.

Et enfin, « *raconter l'Histoire : la fin justifie t'elle les moyens* » ? Avec Pierre Raiman l'année dernière.

Dans cette optique, nous avons proposé à Jean Yves Potel d'organiser son intervention autour d'une question centrale : « *faut-il compter les morts* » ? en regard de la destruction des juifs de Pologne et d'Europe centrale.

Car, derrière cette question, qui peut provoquer l'effroi, se cache en réalité une question plus vaste que celle du simple inventaire macabre.

Compter n'est pas seulement chiffrer, calculer, dénombrer c'est-à-dire effectuer des opérations simples d'addition, de soustraction de division ou de multiplication dont le but serait de faire la mesure d'une quantité et d'établir ainsi une valeur qui, selon l'importance du chiffre obtenu, conditionnerait la représentation que nous nous ferions de cette somme et du sens qu'elle porterait.

Nous serions alors, dans ce que nous dénonçons tous, devant une forme de concurrence victimaire des génocides qui attribuerait une valeur supérieure supposée à celui qui détiendrait le chiffre le plus élevé.

Ce travail est néanmoins nécessaire :

Le grand Historien Raoul Hilberg dans son ouvrage central, « *La Destruction des Juifs d'Europe* », qui est paru en 1961 dans l'indifférence générale, énonçait le chiffre de 5.693851 personnes assassinées, s'appuyant, entre autres, sur les rapports des Einsatzkommandos et en particulier sur ceux de *Jäger* et de *Katzmann* pour la Galicie, et sur les rapports nazis : *ceux du RSHA en 1941*, mais également sur les dépositions au cours du procès de Nuremberg, et ceux de *Jacob Lesczynski* au Congrès Juif Mondial de 1946, sur le bilan de l'extermination et enfin sur les rapports de *l'Anglo-American committee of enquiry* le 26 avril 1946, chiffre que l'on retrouve inchangé dans la deuxième édition de son ouvrage de 1985 et dans celle de 2000.

L'historien Anglais, Martin Gibert, dans son « *Atlas de la Shoah* », évoque lui, le chiffre de 5.750000 morts auxquels il faudrait ajouter les dizaines de milliers d'opposants

politiques et de résistants déportés et exécutés dans les camps, les centaines de milliers de prisonniers de guerre russes systématiquement exterminés, sans compter les minorités trop souvent oubliées: témoins de Jehova, tziganes, homosexuels, etc... De plus, comme l'explique Martin Gilbert, ce bilan ne comprend pas les dizaines de milliers de gens ajoutés aux convois alors qu'ils n'étaient pas recensés ou enregistrés à l'état-civil. C'est particulièrement vrai pour les victimes provenant de villages reculés en Russie ou en Pologne.

Yisrael Gutman et Robert Rozett de Yad Vashem, dans leur ouvrage « *Encyclopédia of the Holocaust* » en 1990, estimaient le massacre des juifs entre 5.590000 et 5.860000 personnes, alors qu'une étude conduite par le Dr. Wolfgang Benz de l'Université Technologique de Berlin en 1991 portait l'estimation à un total compris entre 5.290000 et 6.200000 morts.

Le chiffre d'environ 5.900000 personnes assassinées est aujourd'hui communément admis.

Mais, les travaux entamés en 2004, par le père Patrick Desbois et son équipe de recherche, qui estimaient avoir localisé plus de cinq cents fosses communes en Ukraine jusqu'alors oubliées, et avoir rassemblé les éléments matériels du génocide dit « par balles » parlaient eux de 1,5 million de personnes tuées laissant supposer ainsi, sans le dire, qu'il conviendrait de les ajouter à celles précédemment recensés.

Non seulement ce travail a été partiellement contesté depuis par de nombreux historiens quant à la méthode scientifique mise en œuvre, mais aussi la contestation portait sur le fait qu'une partie des victimes aurait été assassinées bien avant 1939 invalidant ainsi ce comptage, et pour ceux qui auraient été commis au cours des années noires, ces exécutions auraient été déjà prises en compte par Raoul Hilberg, lui-même, dans ses travaux d'estimation du génocide.

Au delà de la controverse des chiffres, se profile une autre question qui est celle du bien fondé de la mesure du crime industriellement organisé, faisant du comptage le seul élément déterminant et structurant de l'interprétation de l'histoire, risquant ainsi d'occulter par simplification la nécessaire réflexion des conditions de la destruction

des juifs d'Europe, alors qu'en fait il s'agit là d'un paramètre à prendre en compte parmi d'autres dans l'étude de cette période.

Parlant des chiffres et de leur ampleur, l'effet d'annonce ne risque t'il pas d'empêcher ce qui peut permettre de faire sens pour tout un chacun, c'est à dire d'aider à prendre conscience que derrière ces données, monstrueuses, il convient de s'interroger sur les conditions historiques et politiques au cours desquelles ces personnes ont été assassinées, en permettant grâce aux questions sans cesse posées de faire émerger l'histoire de leur famille, de redonner nom aux personnes lorsque c'est possible, étudier et problématiser les spécificités historiques de l'époque afin de faire la mesure de ces assassinats à grande échelle.

Car derrière la disparition de chacune de ces millions de personnes, apparaît la question du sens de ces crimes, des complicités réelles ou du silence des Nations sur le massacre des juifs au cours de la période.

C'est à ce travail de questionnement par la mise en perspective de faits historiques parfois contradictoires que peuvent se développer l'information, l'interprétation, la prise de conscience et l'engagement de chacun à demeurer vigilant face aux dérives toujours possibles. Lorsque malheureusement prime le temps de l'information immédiate et réductrice sur le temps long de l'apprentissage et de l'accès au savoir, le travail de transmission ne s'effectue pas, et les éventuelles réponses ne peuvent être trouvées puisque les questions ne sont pas posées.

Dans cette période où nous avons redit et interrogé une fois encore le récit de la sortie d'Égypte, nous nous sommes, rendu compte, une fois de plus, qu'à travers les questions, régulièrement posées et que dont nous pensions connaître les réponses, loin d'être vaines, nous amenaient à trouver de multiples raisons d'éclairer nos consciences et nos représentations dans notre vie de tous les jours.

C'est dans cet esprit que nous souhaitons, une fois encore, interroger cette période de l'histoire.

Je vous remercie.

Bruno Cohen